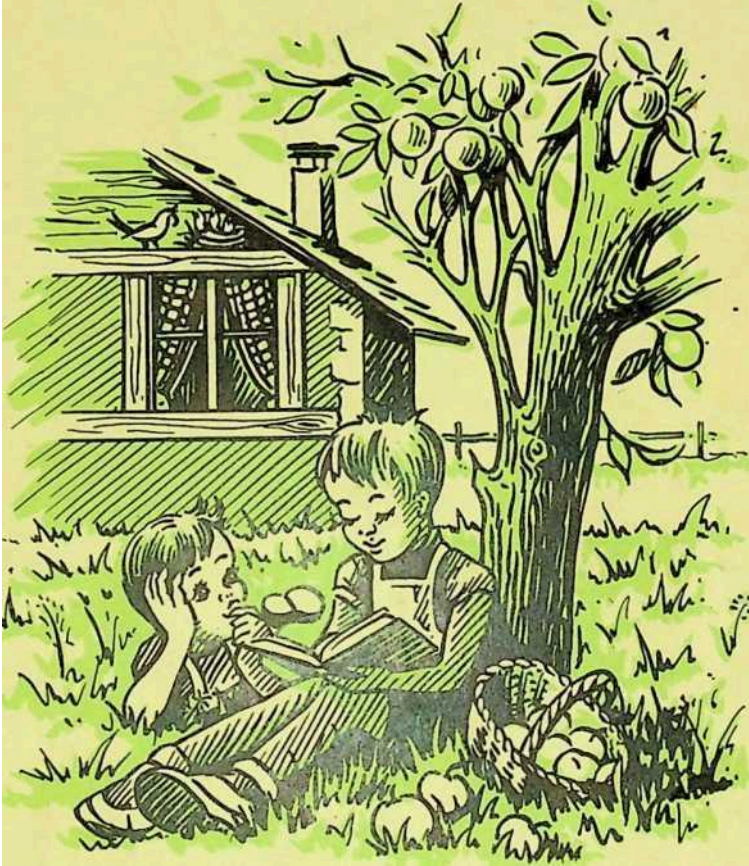


# Freddie et Géorgie



ÉDITIONS BIBLES ET TRAITÉS CHRÉTIENS, VEVEY

Imprimé en Suisse  
1964

# Freddie et Géorgie

ÉDITIONS BIBLES ET TRAITÉS CHRÉTIENS, VEVEY

Imprimé en Suisse

1964

## Freddie et Géorgie

---

Je veux vous raconter l'histoire de deux petits garçons qui furent tués dans un accident de chemin de fer.

Quand nous avons perdu quelqu'un que nous aimions tendrement, nous cherchons à nous rappeler tout ce que cette personne a dit ou a fait. Aussi, vous pouvez penser combien la maman de ces enfants fut heureuse d'avoir écrit à peu près chaque jour les petits incidents de leur vie. Je ne vous dirai pas tout ce que leur mère . avait écrit, mais je vous en raconterai assez pour vous montrer que de tout petits enfants peuvent être prêts à rencontrer la mort, même si elle les surprend d'une façon tout à fait inattendue.

Vous verrez que pour Freddie et Georgie, c'était une heureuse pensée que celle d'aller au ciel ; ils savaient que, là-haut, ils rencontraient leur meilleur Ami, et ils y pensaient toujours comme à un pays de bonheur. Sans doute, Dieu qui savait ce qui devait leur arriver, leur donna lui-même cette parfaite assurance.

Freddie naquit le 28 février 1847, juste six mois après la mort d'un frère aîné. Il n'était âgé que de quelques semaines lorsqu'un missionnaire, M. Burns, au moment de partir pour la Chine, vint voir ses parents. La nourrice de l'enfant, ne voulant pas manquer la lecture de la Parole qui se faisait en famille, apporta le bébé dans la chambre. Le missionnaire demanda le nom de l'enfant et, apprenant qu'on ne lui en avait encore donné aucun, il dit : « On attache une grande importance au nom que l'on donne à un

enfant, mais quelle chose infiniment bénie pour lui s'il reçoit le nouveau nom ! » Une prière suivit dans laquelle le chrétien recommanda le bébé aux tendres soins du Seigneur. Cette circonstance, ajoutée à d'autres encore, fut la cause du grand intérêt que Freddie porta plus tard à la Chine et à ses missionnaires.

Un de ses textes préférés était : « Pas un seul d'entre eux ne tombe en terre, sans votre Père » (Malt. 10, 29), et je vous en dirai la raison. Lorsqu'il était encore si petit qu'il ne pouvait faire que quelques pas tout seul, ses parents allèrent avec lui faire un séjour au bord de la mer. C'était au mois de juin, moment où les oiseaux couvent les œufs qu'ils ont déposés dans leurs nids et où leurs petits éclosent. Freddie n'avait que très peu de joujoux et pas de compagnons de son âge avec qui s'amuser ; aussi était-il tout heureux quand il voyait un chien courir sur la route ou que, dans ses promenades, il rencontrait un cheval, un chat ou un oiseau. Il possédait un panier, fait par un enfant aveugle ; ce panier était son compagnon inséparable, et lorsqu'il allait sur la plage, il le remplissait de coquillages et de cailloux. Lorsqu'il ne pouvait sortir, il tirait une chaise tout près d'une fenêtre et, s'y hissant à grand-peine, il passait des heures à regarder la mer, les grands navires, les barques des pêcheurs et les trains qui s'en allaient à toute vapeur non loin de la plage.

Un jour qu'il était, selon son habitude, debout sur sa chaise, un petit objet noir attira son regard. Les enfants aiment toujours ce qui est petit. On lui dit que c'était un nid. Deux oiseaux l'avaient construit et y avaient placé quatre œufs mignons. Ce nid se trouvait précisément au-dessus de la fenêtre.

Quelle joie pour Freddie lorsque quatre oisillons firent leur apparition dans le nid ; sa maman, qui était malade, lui dit que, même pendant la nuit, lorsqu'elle ne pouvait dormir, elle les entendait gazouiller. Freddie trouvait très gentil des oiseaux de tenir ainsi compagnie à sa maman lorsque lui ne pouvait le faire.

Le matin, de bonne heure, quand sa bonne le conduisait au près du lit de sa maman pour l'embrasser, il demandait toujours

à être soulevé pour voir le nid de tout près. Il l'examinait long temps, se gardant de faire le moindre bruit, et quand un des grands oiseaux en sortait enfin, il riait de plaisir. Ceci arrivait souvent, car les petits réclamaient la nourriture que les parents devaient aller chercher au dehors.

Mais le moment arriva où Freddie dut retourner à la ville. Son petit panier était rempli de coquillages qu'il voulait emporter avec lui. Les malles étaient faites et il n'y avait plus qu'une nuit à passer au bord de la mer. Son papa avait dit bien souvent : « Je me demande si nous quitterons la maison avant que les oiseaux n'abandonnent leur nid. » Ce même soir, il voulut regarder dans le nid et, en le faisant, il ébranla la frêle construction qui tomba à terre. Les vieux oiseaux étaient allés quérir de la nourriture, mais les petits, qui ne pouvaient voler, gisaient sur le sol.

On raconta à Freddie le grand malheur qui était arrivé à ses amis. Céderait-il le panier qu'il aimait tant pour leur faire un nouveau nid ? Le petit garçon dit : « Oui », tout de suite et, assis sur le lit de sa maman, il regarda de tous ses yeux tandis qu'on fermait le panier, ne laissant qu'un trou de côté pour que les oiseaux pussent y entrer. On le remplit alors d'ouate bien douce.

Freddie semblait tout triste lorsque les oisillons furent placés les uns après les autres dans leur nouvelle demeure. On assujettit le panier au moyen d'une ficelle, exactement sur la place qu'avait occupée l'ancien nid. Tout ceci se fit aussi rapidement que possible, afin que tout fût prêt pour le retour des parents. Bientôt on les vit arriver à tire-d'aile, mais grande fut leur détresse en ne retrouvant pas leurs petits. Après avoir voltigé quelque temps çà et là, ils repartirent enfin et revinrent après quelques minutes accompagnés de six autres oiseaux. Était-ce pour leur aider à construire un nouveau nid ?

Tous les oiseaux voyaient le panier, mais étaient trop craintifs pour s'en approcher. Pendant longtemps ils volèrent autour de la fenêtre, poussant de petits cris aigus, et les pauvres parents, dans leur chagrin, frappaient leur tête contre le rebord du toit. Ils

pensaient qu'ils avaient perdu leurs petits, se doutant peu qu'ils reposaient tout près d'eux dans le panier chaud et douillet. Enfin, les six oiseaux étrangers, voyant qu'ils ne pouvaient rien faire, repartirent comme ils étaient venus.

Les oisillons durent crier pendant deux bonnes heures avant que leurs parents ne se décidassent à entrer dans leur nid d'un nouveau genre. D'abord ils allèrent tout près du panier, jetèrent un regard à l'intérieur, puis s'éloignèrent de nouveau ; mais enfin ils se décidèrent à se percher sur le bord, puis à aller chercher de quoi apaiser la faim de leurs petits. Lorsque la nuit arriva, ils semblèrent prendre courage et entrèrent dans leur nouvelle demeure. Vous pouvez vous figurer la joie de Freddie lorsqu'il les y vit confortablement installés le lendemain matin.

Il ne désira pas reprendre son panier, mais, durant toute sa courte vie, il aimait à penser qu'il l'avait donné aux petits oiseaux.

Dans ce temps-là, les enfants n'avaient que peu de jouets; aussi cela n'avait pas été une petite affaire pour Freddie que de renoncer à son panier. Dès qu'il sut parler distinctement, il racontait souvent à son petit frère Georgie l'histoire des oiseaux et du panier. Et lorsque Dieu eut recueilli les enfants dans ses demeures célestes, en les y conduisant par un étrange chemin, leurs parents se souvinrent des douces paroles de Jésus au sujet des passereaux: «Pas un seul d'entre eux ne tombe en terre, sans votre Père.»

Georgie naquit le 7 septembre 1848 ; il n'avait ainsi que dix-huit mois de moins que son frère. Avant que Freddie eût achevé sa deuxième année, il s'agenouillait de lui-même et essayait de prier. A ce moment-là déjà, il cherchait à mettre tout l'argent qui se trouvait à sa portée dans sa tirelire pour les missions. Chaque dimanche il avait l'habitude de grimper sur les genoux de sa mère et de lui dire : «Maman, cause maintenant !» Ce qui signifiait qu'il désirait entendre une histoire de la Bible, et celle du petit Moïse dans son arche de roseaux devait être répétée bien des fois de suite. Un jour même on le surprit faisant le même récit à son petit frère, qui naturellement n'en comprenait pas un seul mot !

Un soir, tandis qu'il regardait la lune, Freddie se mit à dire :  
«Dieu a fait les étoiles, la lune, Géorgie, Nounou et Freddie, et aussi la belle patrie là-haut.»

Et il commença à chanter :

«Une belle patrie,  
Dans les hauts cieux.»

Mais Freddie n'était pas toujours un bon petit garçon ; car, comme beaucoup d'autres enfants, il avait une forte volonté et se mettait parfois dans de violentes colères. Souvent on ne savait comment faire façon de lui.

En revenant de promenade, il avait l'habitude d'apporter une fleur à sa mère, et profitait de l'occasion pour lui demander une «histoire du livre de Dieu». L'intérêt qu'il manifestait pour la Bible devint même si grand que ses parents durent plutôt le retenir que l'encourager dans ses questions, vu son âge tendre.

Géorgie était un enfant plus intelligent et plus amusant que Freddie et d'un caractère infiniment plus facile. Il était doux et timide et ne quittait pas son frère d'une semelle dès qu'il put marcher. Un jour, leur oncle arriva des Indes et raconta aux petits garçons force histoires de nègres, et comment les enfants noirs apprenaient à lire la Bible chez les missionnaires.

«Les Bibles que nous leur envoyons avec les centimes de la tirelire», dit Freddie tout joyeux. Quelquefois il tenait la main de Géorgie, tandis que celui-ci laissait tomber un sou dans la «boîte pour les missions».

Un jour, quelqu'un revenant de l'église, mentionna le texte du sermon : «El je vous donnerai un cœur nouveau». Freddie se dit alors à mi-voix :

«Mon cœur à moi est un vieux cœur, je n'ai pas encore un cœur neuf.»

Le pauvre petit se rendait bien compte de la chose, car il ne parvenait pas à obéir, et chaque jour ramenait la lutte sous une forme ou sous une autre.

Lorsque Freddie eut quatre ans et Georgie un peu plus de deux

ans, ils allèrent avec leurs parents faire un séjour en Ecosse. Un jour, leur père les quitta, et la mère des enfants se rappelle distinctement les petits visages pressés contre les vitres pour «voir papa s'en aller », puis lorsque le dernier signe d'adieu eut été échangé, Freddie se détourna et, s'agenouillant dans un coin, pria le Seigneur que papa fût gardé dans son voyage.

Le pauvre petit Georgie écoutait avec quelque consternation les longues requêtes que faisait Freddie avant chaque repas. Mais il n'en joignait pas moins bien fort ses petites mains et montrait lui aussi un grand intérêt pour les choses de Dieu.

Un jour, la maman demanda à Freddie s'il aimerait mieux entendre l'histoire d'Elie ou celle de Moïse. Le petit garçon répondit :

« Maman, n'y a-t-il point d'histoire toute sur Dieu lui-même ? J'en voudrais une qui ne parle que de Dieu. »

Une autre fois, il demanda si la Bible parlait jamais de «miel». On lui lut alors le Psaume 79, v. 7-10. Quel brillant sourire illumina alors le petit visage, et avec quelle joie il fit la remarque :

«Oh! alors, je vois, c'est la Bible qui est plus douce que la crème, que le sucre et que les bonbons!»

Une nuit Freddie se réveilla en sursaut, en disant qu'il y avait des bêtes dans la chambre. Ce fut en vain que sa bonne chercha à le rassurer ; l'enfant refusait de se calmer. Enfin, elle lui rappela que Dieu veillait sur lui dans l'obscurité.

«C'est vrai, dit-il, et avec Lui, je ne risquerai rien, même dans une fosse de lions», et il s'endormit.

C'est à cette époque que les parents de Freddie décidèrent de passer l'hiver au midi de la France; ils emmenaient avec eux l'aîné de leurs petits garçons, tandis que Georgie était laissé avec des amis.

Le voyage fut une source de grand amusement pour Freddie, mais profonde fut sa consternation lorsqu'il vit les douaniers enfoncer leurs grosses mains dans les malles ; il ne se rassura tout à fait que lorsque le bagage se retrouva au complet à l'hôtel.

Quelques jours furent d'abord passés à Versailles et, lorsque le moment du départ pour Cannes arriva, Freddie vit encore défiler devant sa fenêtre plusieurs régiments, ayant à leur tête Louis-Napoléon, plus tard Napoléon III. Au même instant, une amie entra dans la chambre et confia à l'enfant un paquet qu'il devait remettre à sa petite nièce à Cannes. Freddie se montra très fier de la commission, et dans la diligence (tout le trajet devant se faire de cette façon-là) il insista pour tenir le paquet constamment sur ses genoux. Enfin il se laissa persuader de le lâcher, et le précieux paquet fut serré dans un carton. Vers le soir, le carton fut ouvert pour y mettre autre chose encore, et le cadeau de la petite fille se trouvant serré dans un coin, émit un son étrange, une sorte de bêlement. Grand fut l'émoi de Freddie.

«Oh! le paquet a fait «bée!» je *veux* voir ce qu'il y a dedans; il *faut* que je coupe la ficelle; pour sûr la tante de la petite fille me le permettrait si elle était ici.»

« Mais Freddie, expliqua sa maman, regarde ce qui est écrit sur le paquet: «Ellen, de la part de sa tante Annette»; il est à elle et non pas à moi et, si tu veux bien attendre, tu pourras lui aider à couper la ficelle. »

Le pauvre Freddie, énervé et fatigué par sa longue journée de voyage, se mit à pleurer et sa maman le prit sur ses genoux et lui raconta l'histoire de l'homme auquel l'interprète<sup>1</sup> avait montré deux garçons assis l'un près de l'autre. L'un se nommait Patience et l'autre Passion. L'homme avait demandé: «Pourquoi Passion paraît-il si mécontent?» «C'est, lui fut-il répondu, parce que son père veut qu'il attende à l'année prochaine pour avoir ses présents, et lui veut les recevoir maintenant. Patience, au contraire, est bien d'accord pour attendre.» Alors l'homme vit quelqu'un s'approcher de Passion et vider à ses pieds un sac rempli de pièces d'or. Passion les ramassa aussitôt, avec un rire moqueur à l'adresse de son frère. Mais, après un temps très court, le trésor tout entier avait disparu;

<sup>1</sup> Dans le «Voyage du Chrétien», par John Bunyan.

quelques haillons seulement restèrent entre les mains de Passion. Le spectateur apprit alors que ces deux garçons représentaient l'un, les hommes qui appartiennent à ce monde, l'autre, ceux qui appartiennent au monde à venir. Passion voulait avoir tous ses biens ici-bas et, quand tout fut dépensé, il ne lui resta que des haillons. Patience attendait de recevoir ses biens dans le monde à venir.

Freddie décida que lui aussi voulait attendre, et il alla se coucher bien gentiment, mais chaque jour, jusqu'à la fin du voyage, il n'en demanda pas moins la permission d'ouvrir le paquet. Le moment tant souhaité arriva enfin et il insista pour porter lui-même le paquet chez Ellen, et je puis vous assurer qu'il fut tout heureux d'avoir résisté à la tentation lorsqu'il vit enfin le contenu du paquet qui faisait « bée ! » Un charmant panier à ouvrage et un agneau tout frisé et blanc comme la neige !

Freddie appelait la cour pavée qui entourait sa nouvelle demeure sa chambre de jeu. Quelquefois il s'amusait à compter combien il pouvait voir depuis là de différentes espèces d'arbres ou d'arbustes. D'abord il y avait la haie de géraniums qui bordait le mur, puis les plantations d'orangers et, plus loin, les terrasses couvertes d'oliviers au feuillage vert gris, de vignes grimpantes, de citronniers, d'amandiers, de figuiers, de myrtes, de grenadiers et plus haut encore de pins parasols.

Freddie et Ellen étaient inséparables. L'un remplissait le petit char d'oranges, l'autre les menait à un marché imaginaire ; puis Freddie cueillait de l'herbe pour le souper. Ellen la coupait en menus morceaux et avec du chocolat, des raisins et des grenades préparait un délicieux repas. Freddie avait tout d'abord déclaré sa ferme intention de ne pas apprendre le français, mais d'enseigner l'anglais à sa petite amie. Mais bientôt il se ravisa et, dans ses promenades, il demandait constamment à Ellen le nom français des objets qui le frappaient.

Un jour Freddie regardait le soleil se coucher dans une gloire de pourpre et d'or. La Méditerranée semblait en feu. Sa mère lui

demanda s'il savait que, lorsqu'il était sur la terre, Jésus avait vu celle même mer.

«Oh! ce n'est pas possible, repartit aussitôt le petit garçon, la mer de Jésus était une mer orageuse !»

Du reste, la vue du soleil couchant n'était jamais la bienvenue pour lui, car c'était aussi pour Freddie le signal de rentrer dans la maison, les changements de température étant très rapides au midi.

— Oh! maman, dit-il un jour, allons donc quelque part, où le soleil ne se couche jamais.

— Ce ne serait pas sur la terre, répondit sa mère, car c'est du ciel seulement qu'il est dit que la nuit ne sera plus.

— Alors, lis-moi quelque chose du ciel, et il courut chercher son Nouveau Testament. Sa mère lut Apocalypse 27.

— Maman, est-ce tout, vraiment tout? Alors, s'il n'y a plus rien sur le ciel, lis-moi une histoire non pas de Moïse ou d'Elie, mais où il soit parlé seulement de Dieu.

Mais bien qu'il eût des moments où il semblait plus sérieux que son âge, Freddie était souvent très capricieux et très déso béissant. Ses parents avaient constamment besoin de se rappeler le commandement si distinct de la parole de Dieu: «Châtie ton fils tandis qu'il y a de l'espoir.» Le moment devait venir où ils seraient récompensés de leur fermeté; peu à peu ils purent compter sur l'obéissance de Freddie, mais ce ne fut pas sans de longues et pénibles luttes.

Freddie ne sentait pas la privation de ses joujoux habituels dans un endroit où il pouvait être en plein air depuis le matin jusqu'au soir. Il se laissa facilement persuader que des jouets vivants étaient bien préférables aux autres; et que, s'il y mettait un peu du sien, il ne manquerait jamais d'amusements.

Freddie avait des lapins et des poules qu'il soignait chaque jour et aussi des chrysalides sous un globe de verre. Il aimait à observer les chenilles si grosses et si belles dans ce climat chaud. Il collectionnait des coquillages et remplissait ses poches de fruits

mal mûrs, oranges, citrons ou olives, qu'il ramassait en abondance durant ses promenades. Mais tout a une fin ici-bas, et le jour arriva où Freddie dut dire adieu à Cannes et à ses amis.

C'est au commencement de mars que Freddie et ses parents se remirent en route et continuèrent leur voyage vers le sud. Par petites étapes, ils gagnèrent Rome où ils prirent un logement dans la via Felice, au pied du Monte Pincio, où Freddie allait chaque jour voir exercer les soldats français \*. En chemin, il rencontrait souvent les «sacconi», des hommes qui se vêtent de sacs des pieds à la tête, ne laissant que deux trous pour les yeux. Ces étranges individus secouaient leurs crousilles devant le petit garçon, demandant l'aumône destinée à payer les prières pour les morts. Freddie détestait ces rencontres, comme aussi la Scala Santa (escalier saint) sur laquelle les pauvres gens s'agenouillaient «comme s'ils priaient aux marches de bois», disait-il.

«Ellen et moi nous prions le vrai Dieu, ajoutait Freddie, le seul «tout vrai», qui peut nous entendre; ces gens sont comme ceux qui priaient Baal, et Dieu n'est pas content.»

Freddie n'était pas trop jeune pour comprendre l'histoire de Romulus et de Rémus, les deux petits enfants, adoptés par la louve et qui, plus tard, devinrent les fondateurs de Rome. Les emblèmes de cette légende se retrouvaient partout, même sur le beurre de table ! Mais notre ami connaissait surtout Rome comme la ville où Paul vécut pendant deux ans, dans son propre logement, dis courant, avec tous ceux qui l'approchaient, de l'évangile de Christ. Un jour, Freddie vit la voûte par laquelle autrefois les bêtes fauves s'élançaient dans le cirque pour dévorer les fidèles chrétiens, tant dis que le peuple romain remplissait la vaste arène du Colisée.

Lorsque la promenade le conduisait dans la campagne, Freddie passait parfois devant les murs gris de la prison et il levait des yeux angoissés vers les fenêtres garnies de barreaux. On apercevait distinctement, de la roule, les figures pâles des prisonniers,

<sup>1</sup> En raison des événements politiques, Rome fut occupée par les troupes françaises de 1849 à 1870, sauf un intervalle de peu de durée.

pressées contre les fenêtres grillées, cherchant à respirer un souffle d'air frais. Dans ce temps-là, c'était un crime capital en Italie que de lire la Bible, et Freddie savait fort bien que plus d'un de ces malheureux prisonniers gémissait sous les verrous parce qu'il aimait le Seigneur Jésus. Un monsieur que l'enfant affectionnait particulièrement avait été arrêté entre Naples et Rome, parce qu'on avait trouvé un Nouveau Testament italien dans sa valise. Ce monsieur était infirme et il ne fut remis en liberté que grâce à l'intervention d'un prêtre qui eut pitié de lui et intercédâ en sa faveur auprès du gouverneur. Le Testament fut naturellement confisqué. Déjà à Cannes Freddie avait pu voir des chrétiens fort maltraités, mis à l'amende et emprisonnés pour avoir distribué des traités et des Bibles. A Florence, on plaçait les Bibles confisquées dans l'étalage d'un libraire soudoyé par le gouvernement, et qui transmettait aussitôt à la police les noms de ceux qui cherchaient à acheter un de ces volumes. Jusqu'à la fin de sa courte vie, Freddie ne manqua jamais de prier chaque soir « pour les pauvres chrétiens dans les prisons en Italie» .

Le chemin du retour conduisit nos voyageurs à travers le Piémont, et le contraste entre cette province et le reste du royaume se fit vivement sentir. A Turin, Freddie acheta un petit panier qu'il remplit de chocolats pour l'offrir à Ellen; il devait retrouver son amie à Genève. En traversant les vallées vaudoises du Piémont, il fit encore l'acquisition d'un mouchoir qu'il apprit à ourler avec du fil rose; cette occupation l'aidait à se tenir tranquille dans la voilure. Freddie savait déjà quelque chose de l'histoire des vallées vaudoises et des persécutions qui, jadis, y avaient sévi. Il se montra fort étonné d'y rencontrer tant de monde, alors qu'un si grand nombre de personnes avaient été autrefois tuées ou envoyées en exil. Chaque jour, il demandait à entendre l'histoire de la petite Vaudoise qui avait été si bonne pour sa mère. Après son retour en Angleterre, il ne se lassait pas de la répéter à Géorgie. Peut-être aimeriez-vous, vous aussi, à connaître cette histoire qui est tout à fait vraie.

### *Marie et le ver à soie*

Marie était une gentille fillette qui aimait à aider à sa mère malade et à lui faire plaisir. Un grand nombre de Vaudois du Piémont gagnent leur vie en élevant des vers à soie, et Marie pouvait, elle aussi, se rendre utile de cette manière. Les vers à soie viennent de Chine, et l'on dit que les premiers qui arrivèrent en Europe furent introduits en Grèce par deux moines qui les avaient cachés dans des bambous. Il y avait un ver que Marie surveillait sans cesse depuis le jour où il était sorti de l'œuf, dans lequel il était demeuré six mois. Cet œuf n'avait pas la grosseur d'une tête d'épingle et, pourtant, l'insecte qui en sortit possédait huit pieds ! Marie le nourrissait des feuilles du mûrier qui croissait derrière la maison. Le ver mangeait nuit et jour tant et si bien qu'au bout d'un mois une vingtaine de grammes de feuilles avaient été dévorées par lui. Il avait ainsi englouti 60 000 fois son propre poids ; quoi d'étonnant si sa peau avait éclaté et s'il était maintenant cent fois plus lourd qu'à sa sortie de l'œuf ? Bientôt le ver commença à tirer de son propre corps un fil de soie et s'en enveloppa avec tant de persévérance qu'au bout de dix jours ce fil mesurait près de huit kilomètres de longueur. Dès ce moment-là, Marie et sa mère ne devaient pas perdre l'insecte de vue, car dès qu'un ver cesse de tisser son cocon, il doit être placé dans un endroit chaud, près du feu ; l'insecte périt alors et on peut dévider la soie. Si on laisse passer l'instant convenable, un papillon prend la place du ver, le cocon éclate pour lui livrer passage et la soie est perdue.

Une certaine nuit, la mère de Marie lui dit d'aller se coucher et qu'elle surveillerait le ver à soie. Mais la brave petite, voyant l'expression fatiguée de sa mère, lui assura qu'elle n'avait pas sommeil, et qu'elle monterait la garde auprès du cocon pendant les premières heures de la nuit. « Dans ce cas, fit la mère, Marie ne devra pas fermer ses yeux une seule fois jusqu'à ce que je me réveille ; elle doit, pour rester éveillée, prendre le gros livre dans l'armoire et apprendre par cœur quelques lignes de la « Noble

Leçon». La Noble Leçon est un vieux poème vaudois que chaque enfant des vallées devait connaître, et qui renfermait toutes les vérités de la parole de Dieu, alors que pendant de longues, longues années, les Vaudois du Piémont étaient seuls en Europe à ne pas obéir à l'Église romaine. Marie promit, et certainement elle avait la ferme intention de tenir parole. Mais, au bout de quelque temps, ses paupières commencèrent à s'appesantir, la lampe sembla ne donner plus qu'une clarté incertaine, et la petite fille se dit qu'elle pouvait bien reposer sa tête sur la table, tout en ne perdant pas le cocon de vue. Tout d'abord elle pensa aux lignes qu'elle devait apprendre par cœur et elle se rappela le sourire qui avait illuminé le pâle visage de son père mourant, alors que sa mère lui avait répété ce même passage. Puis elle examina les emblèmes qui ornaient la première page du vieux livre, jusqu'à ce que «le lis et les épines», «les sept étoiles», «la cité sur la colline» commencent à danser sur le papier, et à se mélanger sous les yeux ensommeillés de l'enfant. *Et Marie s'endormit* Elle se réveilla en entendant le bourdonnement du papillon qui, prenant la place du ver, avait rompu le cocon et voletait autour de la lampe. La soie était perdue, et le cri de désespoir de la petite réveilla sa mère. La pauvre Marie était trop punie pour que sa mère la grondât. Elle sanglotait amèrement et sentait qu'elle ne pouvait plus se fier à elle-même. Une enfant sage apprend beaucoup par une faute telle que celle-ci, et Marie comprit dès ce moment-là qu'il est bien des occasions où nous devons veiller et non pas dormir.



Freddie observait avec intérêt soit les mûriers à demi dé pouillés de leur feuillage, soit la vue des Alpes neigeuses, et il fut enchanté par les muets du Mont Cenis, car aucun chemin de fer ne traversait encore la montagne. On s'arrêta à Genève et à Baden-Baden, puis Freddie et ses parents descendirent le Rhin en bateau et traversèrent la Hollande. Le petit garçon désirait beaucoup voir ce pays, d'abord parce qu'on lui avait promis qu'il pourrait se

choisir un jouet à La Haye, ensuite parce qu'il avait entendu dire qu'autrefois, la mer recouvrait les vastes plaines de la Hollande et que les courageux habitants l'en avaient chassée au prix de mille peines et de grands travaux; enfin, il avait à La Haye des amis qu'il désirait beaucoup revoir. Mais je n'en finirais pas si je vous racontais tous les détails de ce voyage qui fut certainement le grand événement de la courte vie de Freddie. Il vous suffira de savoir qu'au bout de quelques semaines notre petit héros se re trouva en Angleterre, auprès de Géorgie.

Celui-ci reconnut son frère et le conduisit immédiatement dans sa chambre pour lui montrer ses joujoux. Géorgie n'avait pas beaucoup changé extérieurement, mais il parlait maintenant distinctement et commença par informer ses parents qu'il voulait être soldat. Il connaissait autant de cantiques et autant de versets de la Bible que Freddie et ses prières étaient des appels directs de son petit cœur à un Sauveur vivant. Il aimait à entendre parler des vers à soie du Piémont et des digues de la Hollande. La Chine et ses missionnaires restaient toujours un sujet de grand intérêt pour les deux frères, et ils priaient souvent pour M. Burns, demandant que les Chinois l'écoutent et renoncent à leurs idoles de pierre pour aimer le vrai Dieu. C'était un charmant coup d'œil que de voir les deux enfants ensemble et les disputes étaient rares entre eux. Jamais petits garçons ne furent plus gais et heureux que Freddie et Géorgie.

En octobre 1851, ils retournèrent à Edimbourg avec leurs parents. Le grand jardin, planté de vieux arbres, appartenant à leur nouvelle demeure, devint leur salle de jeux favorite, et ils en firent leurs délices jusqu'au jour où ils le quittèrent pour entreprendre leur dernier voyage.

Tout près de la maison des enfants vivait une pauvre malade qu'ils eurent quelquefois l'occasion de visiter durant la dernière année de leur vie. La chambre dans laquelle elle était alitée depuis nombre d'années était très proprement tenue, la fenêtre presque toujours ouverte, et près du lit quelques fleurs fraîchement cueil

lie. Freddie était toujours très fier lorsqu'on lui confiait le soin de conduire quelque ami jusqu'à la porte de la malade, et ces visites produisirent un effet salutaire sur son jeune cœur. C'est une grande bénédiction pour les enfants quand leurs mères les encouragent à servir les autres dans leur faible mesure; ils peuvent ainsi porter de petits cadeaux aux pauvres ou s'intéresser spécialement à un enfant de leur âge. Ils peuvent aussi avoir une tirelire dans la quelle ils mettent leurs sous pour les missions, et les parents trouveront toujours que les enfants seront le plus heureux lorsqu'ils seront occupés à quelque œuvre de bonté ou de charité en faveur des autres.

Freddie commença à apprendre à lire à l'âge de cinq ans, et ses progrès furent si rapides qu'au bout de quelques semaines il put déchiffrer des versets faciles dans la Bible. Après six mois il lisait couramment. Il aimait la Bible plus que tout autre livre et l'étudiait avec zèle, quoique naturellement d'une manière enfantine. Un jour, il dit :

«Combien je voudrais que le Psaume 133 fût plus long ; cela m'ennuie toujours quand j'arrive à la fin. Si seulement l'homme qui l'a écrit y avait mis un bout de plus !»

La maladie et l'épreuve ne sont jamais loin de nos demeures, et pourtant elles semblent toujours nous surprendre. Une épidémie de fièvre scarlatine extrêmement meurtrière éclata durant l'automne 1852; les enfants ne se rendaient naturellement pas compte du danger et semblèrent un peu étonnés lorsque leur mère ajouta à leur prière du soir une requête pour que Jésus les rendît tout à fait prêts à partir, au cas où Il les appellerait subitement. Avec quelques variantes, ils continuèrent à faire cette demande jusqu'à la fin. Géorgie avait l'habitude de dire :

«S'il te plaît, Seigneur Jésus, fais que je sois tout prêt, pour si tu veux que je me dépêche de partir!»

Combien peu leur entourage soupçonnait comment ils seraient rappelés! Et combien c'était étrange que la constitution robuste de Freddie dût être affaiblie par un accident, peu important en appa

rence, de façon que l'enfant cédât immédiatement au choc mortel, au lieu de souffrir longtemps et cruellement comme cela aurait pu être le cas!

Un soir, au commencement de décembre, Freddie lisait l'histoire des sauterelles en Egypte et, désirant se renseigner sur la taille et l'apparence de ces insectes, il s'en alla chercher un gros dictionnaire. Il monta sur une chaise pour l'atteindre, mais le volume, trop lourd pour les petits bras de l'enfant, l'entraîna par son poids. Freddie tomba à terre et l'énorme livre lui écrasa le pied. Durant plusieurs semaines, le petit garçon dut rester étendu sur un canapé; il se montra si patient et si soumis que c'est à peine si on pouvait reconnaître en lui le Freddie pétulant et vif d'autrefois. Mais un soir, en faisant sa prière, un cri de détresse lui échappa, révélant la tristesse de son pauvre petit cœur.

« Oh ! Seigneur, je t'en prie, supplia-t-il, fais que je puisse bientôt aller courir au jardin avec Géorgie ! » Personne ne s'était douté jusqu'alors de ce que lui avait coûté son immobilité forcée.

Géorgie fit preuve d'un dévouement vraiment admirable durant la maladie de son frère ; il renonça à tous ses jeux en plein air pour lui tenir compagnie et lui rendit tous les services possibles. Le dimanche devint de plus en plus le jour de prédilection des deux enfants. Comme ils ne pouvaient plus sortir ce jour-là pour se rendre à l'église avec leurs parents, ils cherchaient à imiter le service avec un sérieux parfait, lisant à haute voix de longs passages de la Bible et chantant les cantiques qui leur étaient familiers.

M. Johnston, missionnaire en Chine, arriva à Edimbourg à cette époque. Dès qu'il entra dans la maison, Georgie lui demanda s'il voulait acheter une Bible avec l'argent de sa tirelire. Grande fut la joie de l'enfant en apprenant que plusieurs Bibles seraient achetées avec cette somme.

Chers enfants qui lisez ces lignes, n'oubliez jamais de penser aux pauvres petits païens. Si Freddie et Georgie avaient renvoyé même de quelques semaines de remettre leur argent au mission

naire, ces Bibles n'auraient peut-être pas été expédiées en Chine. Si vous aimez votre Bible, vous aurez un grand désir de la faire aimer à d'autres moins favorisés que vous.

Freddie trouvait que le chapitre 21 de l'évangile selon Jean était le plus beau chapitre de toute la Bible; ensuite il plaçait, par ordre de préférence, Luc 15 et Matthieu 5.

Le dimanche soir avant leur mort, Géorgie s'occupa à écrire les premières lettres que sa petite main eût jamais tracées. Freddie avait dit que c'était bien le moment pour lui de s'essayer à écrire et il avait choisi lui-même son premier texte : «Tu es le Dieu qui me vois \»

Les enfants ne surent rien de leur voyage jusqu'à ce que le moment du départ fût très rapproché, et vous pouvez peut-être vous figurer leur joie, car à Manchester, où ils devaient se rendre, ils avaient de nombreux amis et c'était dans cette ville que Géorgie avait vécu pendant l'absence de ses parents et de son frère. Freddie surtout, qui raffolait des voyages, était enchanté ; il ne pouvait attendre le moment de commencer les emballages. Chaque dimanche Freddie avait l'habitude de choisir un texte qu'il copiait ensuite dans un cahier réservé à cet usage ; si quelque ami se trouvait là, il lui demandait de choisir lui-même le passage. Lors que le dernier dimanche arriva, il ne restait plus qu'une page au cahier, et Freddie voulut choisir lui-même ce qu'il y écrirait. Quelques semaines après sa mort ses parents, désirant savoir quel avait été le choix de leur chéri, feuilletèrent le cahier et sur la dernière page ils trouvèrent écrit en majuscules : « *Oh / chantez à VEternel un cantique nouveau ; chantez à VEternel, toute la terre !* » Ce fut pour eux comme un message d'en haut, les exhortant à ne pas pleurer «comme ceux qui n'ont pas d'espérance».

Nous laisserons maintenant la parole à la maman des petits garçons, qui nous racontera elle-même les derniers moments de ses bien-aimés enfants. ,

<sup>1</sup> Traduction anglaise de Genèse 16, 13.

«La veille du jour fixé pour notre départ, Georgie était étendu sur le parquet, une carte étalée devant lui, sur laquelle il cherchait à montrer à sa bonne la route qu'il suivrait pour aller à Manchester. Mais nous ne partîmes pas le lendemain, comme nous en avions eu l'intention. L'eussions-nous fait, humainement parlant, tout malheur aurait été évité. Dieu en avait décidé autrement. Les enfants eurent ainsi un jour de plus pour dire adieu à leur cher jardin et à tous leurs petits trésors. Pour la première fois depuis trois mois, Freddie put accompagner son frère et sa bonne à la ville. A leur retour ils portèrent tous leurs jouets dans une chambre inoccupée et leurs petites mains serrèrent dans un grand tiroir l'arche de Noé, les boîtes de plots, les livres de gravures, le fusil tout neuf que Freddie venait de recevoir et bien d'autres choses encore.

Le matin de notre départ, nous lûmes en famille Proverbes 27 et Freddie, comme toujours, lut le premier verset: «Ne le glorifie pas du jour de demain, car lu ne sais ce qu'un jour enfantera.» Pendant le déjeuner, les garçons apprirent ce verset par cœur et, lorsque je demandai à Freddie s'il le comprenait, il me répondit :

«Oh ! oui; cela veut dire que nous pouvons tous être tués avant demain!»

Nous quittâmes Edimbourg en voiture. Il faisait très froid et, par places, la campagne était blanche de neige. A Carlisle, nous allâmes dîner au buffet de la gare et, avant de commencer à manger, Georgie joignit les mains et dit à haute voix :

«Seigneur, bénis celte nourriture et pardonne-moi mes péchés, pour l'amour de Jésus! Amen.»

Ce fut sa dernière prière qu'il n'oublia pas, meme au milieu du bruit et de l'agitation d'une gare de chemin de fer.

Les heureux garçons ne connurent pas l'ennui ce jour-là. Ils avaient leur petite sœur à amuser, le paysage à regarder, et enfin Freddie prit une Bible et se mit à apprendre les chiffres romains, afin de pouvoir chercher les chapitres lui-même.

Dès le moment où nous eûmes changé de voitures à Preston,

le mouvement du train était devenu irrégulier et cahoteux, de manière à nous causer quelque inquiétude! Les enfants s'étaient mis à réciter leurs psaumes. Freddie avait choisi le Psaume 7. Il l'aimait particulièrement, parce qu'il nous dit combien est heureux celui qui médite la parole de Dieu jour et nuit. Pendant que Freddie était au midi, nous lui avons fait remarquer que l'on peut facilement distinguer de loin le cours d'un ruisseau par la fraîcheur des arbres qui l'avoisinent, et il commençait à savoir par expérience que les enfants qui aiment la parole de Dieu et cherchent à lui obéir sont plus heureux que d'autres, exactement comme les arbres plantés près de l'eau sont les plus grands et les plus verts de tous.

Quand Freddie eut récité son Psaume, ce fut au tour de Géorgie.

<Faut-il dire: J'élève mes yeux vers les montagnes?> demanda-t-il.

C'était le dernier psaume qu'il avait appris. Il l'aimait parce qu'un soldat le lui avait enseigné, et parce qu'il y est question de danger, et du bras puissant, et de l'œil vigilant de Celui qui a fait les cieux et la terre. Dieu négligea-t-il de répondre à la confiance de ce petit garçon? Non, certes, et il y répondit de la meilleure des manières, en le recueillant entre ses bras.

Après une distribution de gâteaux, les enfants répétèrent de tout leur cœur le Psaume 23. A peine l'avaient-ils achevé que le contrôleur entra dans la voilure annonçant: «Manchester!»

Géorgie saluait comme de vieux amis les moulins à vent et les hautes cheminées des usines. Après que la bonne eut brossé leurs cheveux, papa plaça ses deux petits garçons sur un des bancs de la voilure, et en regardant leurs frais minois si gais et si heureux, nous sourions à la pensée de la bienvenue qui les attendait. Les sacs bouclés, Freddie s'écria :

«Nous y serons dans dix minutes; soyez prêts!» Rapidement nous traversâmes un tunnel. L'allure du train, qui avait été considérable, devint tout à coup effrénée, accompagnée de secousses,

comme si nous passions sur des cailloux. Une seconde plus tard et nous n'étions plus sur les rails. Au même instant je vis que les enfants s'étaient laissés glisser de dessus la banquette et se tenaient debout, muets d'étonnement, leurs yeux fixés sur leur père. L'expression solennelle de leurs jeunes visages ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Les wagons roulèrent encore quelques secondes, puis s'arrêtèrent subitement. Pendant un instant, le danger sembla conjuré, puis vint un son étrange, comme d'une locomotive qui se serait trouvée au-dessous de nous. Je fermai les yeux et cherchai à remettre mes bien-aimés à Dieu; au même moment notre wagon vint s'écraser contre la locomotive qui était couchée au travers de la voie. Le plancher céda et les parois s'effondrèrent. Nous n'eûmes que le temps de réaliser que Dieu était avec nous. Dans cette même seconde, l'âme du petit Géorgie s'était échappée de son enveloppe mortelle, laissant celle-ci, selon toute apparence, intacte. L'âme s'était envolée dans le sein de Jésus longtemps avant que les autres corps, apparemment sans vie, fussent revenus à la réalité et à l'angoisse des souffrances physiques, les restes mortels de notre chéri, enveloppés dans une moëlleuse couverture, avaient été couchés sur le talus verdoyant et notre Géorgie avait déjà goûté les joies de l'immortalité. C'était comme si la mort n'avait pas eu le temps de le loucher.

Nous avions tous perdu connaissance, quoique ayant un vague sentiment d'être couchés sous une masse énorme de débris que des mains invisibles cherchaient à déblayer. La première chose que j'entendis fut un long coup de sifflet, bientôt suivi d'un second plus perçant encore, et alors une locomotive apparut. C'était un nouveau train lancé sur la voie au travers de laquelle nous étions couchés. Pour échapper à un second désastre, il ne nous restait que la ressource de nous jeter de côté, et, par un effort surhumain, de gravir le talus. Une fois l'éminence atteinte, ce fut un spectacle étrange qui nous attendait : notre locomotive, ou plutôt ses débris enflammés, encombraient la seconde voie. Nous pouvions dislin-

guer le chauffeur et le mécanicien étendus à terre, selon toute apparence privés de vie, et aussi l'homme et le jeune garçon qui, à eux seuls, nous avaient retirés de dessous les décombres. Les employés du train étaient partis pour tâcher d'arrêter les autres convois et un messenger, blessé lui-même, avait été envoyé à Manchester pour y quérir du secours. Quelques passagers, qui n'avaient pas de mal, s'étaient déjà éloignés, emportant leurs bagages; d'autres, comme frappés de stupeur, restaient assis dans les wagons encore intacts.

Le pauvre Freddie fut la dernière des victimes de la catastrophe que l'on réussit à dégager. Il n'avait pas été blessé par sa chute, mais il était resté longtemps exposé à la vapeur brûlante qu'exhalait la locomotive enflammée, et il suffit des quelques heures qui suivirent et durant lesquelles il demeura couché sous le brouillard glacé, pour rendre insensibles les membres qui venaient d'être si cruellement échaudés. Le compatissant aiguilleur qui découvrit notre petit garçon le trouva tout à fait conscient et le brave homme nous assura que jamais il n'oublierait le regard chargé de reconnaissance que l'enfant lui adressa, ni l'élan désespéré avec lequel notre chéri se cramponna à son cou en lui disant:

«Ne me laissez pas!»

Pendant une heure entière, nous ne sûmes rien de nos enfants. Nous ne pouvions que nous appuyer sur Celui qui a fait les cieux et la terre. Un enfant, sur les genoux de sa mère, *paraît être* en sécurité, mais lorsque l'âme se trouve dans les périls ou dans la détresse, elle réalise que c'est dans la main de Christ qu'elle *est* à l'abri du danger.

Je ne pouvais soulever ma tête sans que tout semblât tourner autour de moi ; je n'osais non plus bouger aucun membre, car la tête d'un blessé reposait sur mes genoux, et le moindre mouvement de ma part arrachait des cris d'angoisse au malheureux. Mon bras gauche pendait inerte à mon côté, mon épaule étant fracturée; mes deux jambes étaient blessées également. La nuit approchait. A ce

moment, le brave aiguilleur s'approcha de moi et me demanda si le petit garçon, portant un pardessus de gros drap, qu'il avait trouvé sous la locomotive, grièvement blessé, pouvait être mon fils? Quelques minutes plus tard, il traversa de nouveau les rails, portant notre Freddie; la petite figure pâle semblait si douce, si calme, et si patiente que jamais je ne pense revoir semblable expression ici-bas. Je cherchai à le prendre dans mes bras, mais le blessé se mit à crier :

« Pour l'amour de Dieu, ne bougez pas ! » et force me fut de laisser placer mon enfant derrière moi, où je ne pouvais le voir.

Pas une seule parole ne fut échangée entre nous; Freddie était étendu parfaitement immobile sous le même châle que moi; quel quefois je sentais sa petite main presser mon épaule lorsque quel que incident pénible se produisait ou lorsque je parlais à sa bonne Betty, la suppliant de retrouver son calme. Pauvre femme! malgré l'horrible douleur physique qu'elle ressentait, c'était son enfant qu'elle appelait sans cesse.

Plusieurs personnes nous entourèrent bientôt dans l'obscurité, cherchant à se rendre compte si nous étions morts ou vivants. Une femme prit Freddie sur ses genoux (il dormait d'un lourd sommeil) et chercha à l'abriter du froid; une autre essaya de réchauffer mes pieds glacés.

Un monsieur de Manchester, arrivant en ce moment et apprenant nos noms, se mit, sur ma demande, à la recherche de mon mari. Bientôt j'eus le soulagement intense d'apprendre qu'il vivait encore, quoiqu'il eût perdu connaissance.

Vers neuf heures, le médecin d'un village voisin s'approcha de nous et chercha à soigner quelques membres brisés, et bientôt après un train arriva de Manchester pour nous y transporter.

On ne me plaça pas dans la même voiture que mon mari et Freddie, et quatre heures s'étaient écoulées depuis l'accident lors qu'on me transporta dans la maison et que je revis celui dont j'avais été séparée.

«Où sont les enfants?» fut sa seule question.

Trois habiles chirurgiens nous entourèrent bientôt et des amis dévoués nous prodiguèrent leurs soins. Freddie semblait n'avoir reçu aucune blessure et le bébé avait été recueilli par une paysanne compatissante. Un monsieur avait trouvé l'enfant couchée sur sa figure dans une ornière. Elle était trempée jusqu'aux os et n'aurait pas tardé à expirer. Il la prit dans ses bras et la porta à travers les champs labourés jusqu'à ce qu'il rencontrât une brave femme qui sortait de sa chaumière. Celle-ci consentit à le débarrasser de son fardeau et habilla le poupon des vêtements de sa petite fille. De nombreux visiteurs entrèrent dans la chaumière durant la soirée, mais une fois seulement notre bébé sourit et ce fut en apercevant un petit garçon. Pendant bien des mois elle refusa d'embrasser qui que ce fût, excepté de petits garçons qui lui rappelaient ses frères. De bon matin on nous la ramena et on la plaça dans la chambre de Freddie.

On dépêcha un messenger à l'infirmerie, afin de s'enquérir des absents; nos bonnes y furent trouvées, mais pas Géorgie.

La première nuit sembla interminable et pourtant nous redoutions de voir arriver le jour qui devait nous fixer sur le sort de Géorgie; le silence persistant de ceux qui nous entouraient diminuait en nous l'espoir de le retrouver vivant.

Enfin son père dit :

«Pauvre Géorgie!»

Nous vîmes pâlir l'ami qui veillait à nos côtés et il se fit un grand silence.

Alors, je dis :

«Le Seigneur l'avait donné!»

Mon mari continua :

«Le Seigneur l'a repris!»

El ensemble nous répétâmes la merveilleuse conclusion de Job, alors qu'il avait *tout* perdu :

«Que le nom du Seigneur soit béni!»

Nous savions maintenant que notre Géorgie n'était plus. Un

ami, qui avait chéri notre petit garçon et qui lui-même devait s'en aller prématurément par suite d'une maladie contractée durant cette nuit terrible, nous disait plus tard dans son indignation :

«Si vous aviez, comme moi, aidé à laver ce petit corps souillé par le feu et la vapeur; si vous aviez porté le cercueil et l'aviez vu déposer sur une table de cabaret pendant l'enquête de la justice ; si vous aviez vu les regards des hommes de loi quand ils contemplèrent le doux visage de votre Géorgie; si vous aviez entendu leur verdict d'homicide par imprudence prononcé contre le mécanicien; puis si, de là vous étiez allés comme moi inspecter les traverses pourries sur lesquelles vous veniez de passer avec une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure, vous auriez les mêmes sentiments que moi.»

Les jours suivants furent remplis par la douleur physique et morale. Nous avions de mauvaises nouvelles des bonnes ; l'une d'elles avait dû subir l'amputation d'un pied. Le pauvre bébé pleurait sans cesse en ne voyant autour d'elle que des visages étrangers.

Freddie seul ne nous causait aucune anxiété. Il restait tranquille dans son lit, ne se plaignant de rien. Il demanda du thé au lieu de lait pour son déjeuner, répéta son cantique favori et pria comme d'habitude. On l'avait entouré d'ouate enfarinée à cause de ses brûlures, et quelquefois il suppliait qu'on le changeât de position, ce qui ne pouvait se faire qu'en le transportant d'un lit à l'autre.

Nous nous demandions constamment :

«Comment vivra-t-il sans Georgie?»

Nous nous trouvions nous-mêmes dans un état si précaire que les docteurs n'osaient nous dire qu'ils regardaient le cas de Freddie comme désespéré. L'action intense de la vapeur brûlante avait anéanti chez lui toute sensation de douleur, mais ses facultés intellectuelles n'avaient aucunement souffert.

«Est-ce Manchester, ici?» avait-il demandé en se trouvant dans une chambre qu'il ne connaissait pas.

Tous ceux qui l'entouraient observèrent combien les expressions et les pensées de la parole de Dieu lui étaient familières, mais il parlait aussi de ses jouets et des amis qu'il voulait inviter pour fêter l'anniversaire de sa naissance. Comme sa tante le quittait pour aller auprès de sa petite sœur qui pleurait dans la chambre voisine, il lui dit :

«Tu n'as pas besoin d'aller; Georgie est avec elle.»

Il ne sut jamais que son frère n'était plus. Lorsqu'il demandait après nous, on lui répondait d'attendre au lendemain, lorsque nous serions mieux.

Il dit à la garde qui le veillait: «Je vous en prie, portez-moi vers maman.»

«Nous ne pouvons la déranger maintenant», lui fut-il répondu.

Alors il se mit à pleurer et à répéter: «Mais il *faut* que j'aille; j'ai quelque chose à lui raconter que je ne puis dire qu'à ma maman chérie!»

Peu à peu il se calma, puis, tout à coup : « Oh ! regardez ! » s'écria-t-il.

« Que voyez-vous ? »

« Je vois Jésus et ses disciples sur la montagne ; ils s'en vont au ciel ! »

Plus tard, il demanda quel jour c'était. En apprenant que c'était un samedi, il se mit à réciter son cantique pour ce jour-là. Vers le soir, il eut quelques symptômes de fièvre et commença à parler à Georgie, de leurs jeux et du chemin de fer.

Lorsque les docteurs arrivèrent, ils déclarèrent que l'enfant déclinaït rapidement. Freddie continuait à réciter des versets de cantiques, puis il répéta trois fois de suite : « Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours.» Il dit aussi à plusieurs reprises ces mots de son psaume favori: «Il médite dans sa loi jour et nuit.» Plus tard, il pria à haute voix, puis perdit connaissance et commença à délirer.

A cinq heures le lendemain matin, on vint nous dire que notre

petit garçon se mourait. Le coup pour nous fut terrible; les docteurs ne nous avaient pas prévenus, espérant que l'enfant vivrait encore quelques jours et qu'alors nous serions mieux à même de supporter la douleur. Il ne nous restait maintenant que deux heures à peine pour nous préparer à cette douloureuse séparation. Toutes nos prières des six années passées allaient recevoir leur réponse. Chacun des efforts que nous avons faits pour conduire notre fils à Christ et le placer sur le chemin du ciel allait recevoir son couronnement; le bon Berger venait appeler son agneau au matin de son jour à Lui.

Freddie avait dit :

«Dimanche prochain j'apprendrai ce verset: La Parole devint chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité.»

Comme Géorgie, trente-six heures auparavant, Freddie n'avait aucune idée qu'il s'en allait.

On l'apporta dans notre chambre, étendu sur un petit matelas. Il semblait si beau et si paisible avec ses grands yeux entrouverts, que nous ne pouvions croire qu'il n'eût plus sa connaissance.

Seulement lorsque les docteurs nous eurent soulevés sur nos oreillers et que, l'ayant embrassé, nous lui prîmes la main et lui demandâmes s'il ne nous reconnaissait pas, nous dûmes réaliser que notre bien-aimé était déjà sourd aux bruits de la terre, et que son temps ici-bas ne se comptait plus que par secondes.

Son père pria pour lui, le remettant à Dieu, puis on l'emporta et, quelques instants plus tard, Freddie expirait.

Les corps de Freddie et de Géorgie reposent dans la même tombe que celui de leur petit frère, en attendant le jour de la résurrection.

Peu de temps après notre grand deuil, nous recevions la lettre suivante d'un ami :

<J'ai gardé la promesse que je vous avais faite de prier pour votre Freddie; tous les soirs il était nommé dans mes prières,

jusqu'au soir où j'ai appris par le *Times* qu'il n'avait plus besoin de prières et qu'il était entré dans la joie de son Maître. Je garderai toujours le souvenir de ce joyeux enfant, si tôt mûri pour les demeures célestes.»



Enfants qui lisez cette histoire, vous vous dites peut-être que Freddie et Géorgie étaient trop bons et que de tels enfants n'ont jamais existé. Mais souvenez-vous que Dieu savait tout ce qui devait leur arriver et que c'est Lui qui les prépara pour leur fin subite; il leur enseigna à regarder de bonne heure la mort comme la porte d'entrée dans une vie infiniment plus heureuse que celle d'ici-bas.

Nous ne savons rien quant à la durée de notre existence dans ce monde; comprenez-vous donc combien il est nécessaire d'être prêts, au cas où Dieu vous appellerait subitement ? Et même s'il ne le fait pas, il est bien plus facile de supporter les difficultés et les tristesses que même les enfants ont à rencontrer ici-bas, si l'on sait qu'au-delà de ce monde nous attend une belle et glorieuse patrie.

Connaissez-vous le petit cantique :

*Au delà du ciel bleu, bien loin de celle terre,  
Pour nous, jeunes enfants, qui connaissons Jésus,  
Il est un doux repos dans la maison du Père,  
Où le péché, la mort, la douleur ne sont plus.*

Enfants, Jésus est-il votre Sauveur ?

## **Brochures pour enfants**

Arnasouk

Dazee, l'Africain

Eric

Freddie et Georgie

L'aimable Colombe des I-Iurons

La petite Marie et les deux voleurs

Mathys, le petit Alsacien

Un lys noir

Une promesse

Topsi I, II, III